

Les gestes

Josée Bilodeau

Numéro 126, 2010

Dignité / intégrité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61741ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bilodeau, J. (2010). Les gestes. *Moebius*, (126), 29–36.

JOSÉE BILODEAU

Les gestes

Je sors de la maison pour aller voir mon père. Il est âgé, malade. Je ferme la porte à clé en pensant que je ne le vois pas assez souvent. « On oublie nos vieux, disait une voisine dont je détestais le ton toujours un peu sentencieux, après il est trop tard et on ne sait plus d'où l'on vient. » Je sais, mais la vie, la mienne, va si vite.

*

Mon frère, ma sœur et moi nous étions rencontrés pour établir un plan d'action : chacun sa semaine à faire les courses, le ménage, la cuisine. Et les promenades ? Les rendez-vous chez le médecin, les prothèses dentaires ? À mesure que les problèmes étaient soulevés, nous croulions sous le poids de nos vies trop remplies. Nous sommes repartis sans solution, un peu fâchés, calculateurs devant le peu d'efforts des autres.

*

Je descends la rue en cherchant quelque chose dans mon sac, absorbée par ce que je fais. Des éclats de voix me ramènent à la réalité du monde. Une mère engueule sa fille, lui crie : « Rentre t'habiller, petite pute ! » Je cherche des yeux, mais ne vois rien qu'une préadolescente habillée comme n'importe quelle vedette pop. Elle me jette un regard oblique. Nous sommes toutes deux gênées par cet éclat maternel.

*

C'est une belle journée de printemps. Le vent charrie les odeurs légèrement écœurantes de la terre qui dégèle, des feuilles pourries par l'hiver sous la neige. Mon père aime le changement des saisons, le soleil qui grignote avidement la peau blême, le cou enfin dénudé des femmes. Je l'emmènerai au parc, me dis-je, et l'idée me rassérène.

*

Une femme, au parc, nourrit les pigeons à côté de l'écriteau qui l'interdit. Elle vient ici tous les jours provoquer un froufrouant attroupement de volatiles. Certains passants tentent de lui expliquer que c'est interdit, lui montrent l'écriteau. Mais la femme ne comprend pas. Elle roucoule à longueur de journée.

*

Au printemps, comme toujours, la ville se refait une beauté. Les échafaudages poussent comme des champignons sur les trottoirs. Je déteste passer dessous; la peur que tout s'écroule, le ciel soudainement sur ma tête. J'emprunte alors la rue, au risque de me faire renverser par une voiture, sous l'œil amusé des travailleurs du bâtiment. Certains sifflent encore les filles.

*

Un homme montre à un jeune comment se servir d'un large instrument semblable à une scie sauteuse. L'homme est d'origine étrangère, on l'entend à son lourd accent et aux nombreux mots anglais glissés dans ses explications. Son ton patient est celui qu'on adopte avec un enfant. Voyant que je les observe, le jeune s'énerve. Il reproche à l'homme son mauvais français qui rend tout plus difficile. Il réalise aussitôt ce qu'il vient de dire et échappe un petit rire gêné.

*

À l'intersection où j'attends pour traverser, un jeune squeegee prend une pause et flirte avec moi. Il est très beau. J'admire dans le soleil de midi sa nonchalance et son look rebelle. Sa certitude que son charme opère. Je lui donne une pièce.

Mon père ne donnait jamais de pièce aux mendiants, leur apportant plutôt à manger. Il ne voulait pas que son argent serve à acheter de l'alcool, ou pire, de la drogue. Il en faisait une question de dignité. J'ai mis des années à me défaire de ce principe stupide.

*

Une femme attablée seule dans la vitrine d'un café consulte la carte des desserts, l'air gourmand. Son regard glisse doucement vers son reflet dans la vitre, évaluateur. Elle referme brusquement la carte et demande l'addition, le visage fermé.

L'impression fugace et désagréable que c'est moi, à sa place, avec mes kilos en trop, si difficiles à perdre.

*

Dans cette boulangerie où il fait toujours bon entrer à cause de l'odeur qui vous transporte aussitôt au paradis, je croise une petite fille avec sa mère. La fillette porte un joli bonnet surmonté d'oreilles de chat, avec un museau et des moustaches. « Tu as un beau bonnet », dis-je, tandis qu'elle me dévisage avec un sérieux presque comique. Je n'ai jamais vu d'aussi grands yeux que les siens. Ils paraissent cernés dans ce petit visage pâle. Je n'ai plus de cheveux, annonce l'enfant avec aplomb. La satisfaction de déconcerter les gens avec quelque chose qui les dépasse ; petite victoire sur l'adversité.

*

Le trajet pour me rendre chez mon père est long. D'habitude, je prends un taxi. Aujourd'hui, je décide

plutôt de marcher dans les rues animées. Le printemps exacerbe les envies. On voudrait engouffrer la journée sans en perdre une seule miette. Les gens, fébriles, détachent leur manteau dans l'air électrique. Leur visage ouvert exhibe la part la plus avide d'eux-mêmes.

*

Sur le trottoir devant moi, une adolescente ronde, boudinée dans sa jupe trop courte, et son jeune amoureux, grand, costaud, au visage boudeur. Le garçon tente de la prendre dans ses bras, possessif. Elle ne réagit pas, elle regarde ses pieds pendant qu'il pleurniche: «Y a pas un autre gars qui va t'aimer comme ça, tu vas voir comme tu vas me regretter!» Ils ont seize ou dix-sept ans. Ils testent pour la première fois leur emprise sur l'autre.

*

J'entre dans une boutique, celle-là même où Patrick, quand nous formions encore un couple, m'avait engueulée vertement. La dispute était en partie de ma faute, mais je m'étais sentie très humiliée. C'est la première fois que je reviens à cet endroit, et je m'y sens mal à l'aise. Je croyais que le temps avait nettoyé ça. J'avance dans le commerce en faisant mine de regarder les vêtements, mais je ne vois rien. Une vendeuse fait une blague idiote et je me mets à rire trop fort.

*

Au carrefour, la circulation se fait plus dense. J'ai la sensation de disparaître au milieu des gens. L'autre jour, dans la masse des piétons, un inconnu m'a craché au visage avec une grande agressivité. C'est à ça que je pense aujourd'hui en entendant quelqu'un se racler la gorge derrière moi pour ensuite cracher bruyamment. Je ne peux m'empêcher de rentrer la tête dans les épaules, comme pour me protéger d'un coup.

*

L'autobus a deux ou trois minutes d'avance sur son horaire. Une femme avec une canne à la main se hâte en claudiquant pour le rattraper à l'arrêt, à un coin de rue de là. Nous sommes plusieurs à tenter d'attirer l'attention du chauffeur, en vain. Il repart sans regarder derrière. Plusieurs sont prêts à jurer qu'il l'a fait exprès.

*

Un père et ses deux enfants passent en trombe à côté de moi. La petite fille rit d'excitation et le garçon, un peu plus vieux, semble prendre la course très au sérieux. Il les distance d'ailleurs de plus en plus. Le père, lui, court juste assez lentement pour ne pas rattraper la fillette tout de suite. Il le fait au coin de la rue, ébouriffant d'un même geste les cheveux de son fils, largement vainqueur.

*

Mon père courrait avec nous lui aussi. Maintenant, il trotte derrière une marchette dans le long corridor de son appartement. Il n'arrive pas toujours à temps pour répondre au téléphone. Parfois, il oublie de prendre les messages sur son répondeur. Il faut donc aller le voir pour savoir s'il se porte bien. C'est souvent avec inquiétude que je sonne à sa porte.

*

Sur la banquette d'autobus face à moi, une femme se confie à une amie qui l'écoute, l'air grave. « Il est toujours à redire sur ce que je fais », glisse-t-elle à voix basse. Le ton est triste, l'instant, fragile. « Il ne me regarde plus comme avant », poursuit-elle, hésitante, comme si d'aller plus loin dans la confiance pouvait comporter un risque, rendre effective une réalité jamais nommée encore. « Quitte-le, ma pauvre », tranche son amie avec rudesse.

*

Une manifestation spontanée contre un projet de loi visant à réduire l'accès à l'avortement remonte une des grandes artères de la ville. Quelques dizaines de filles et de garçons arrivent ainsi à bloquer la circulation dans une bruyante animation. Certains automobilistes klaxonnent en signe de solidarité. À une intersection, une voiture passe de force entre les gens qui s'écartent, étonnés. La femme au volant ouvre ensuite la portière et leur adresse un magistral bras d'honneur.

Je me demande ce qui a attisé sa hargne: le droit d'avorter, ou la circulation bloquée?

*

Sur le mur de la station du métro, un nouveau graffiti, sans grâce ni imagination: « Non à l'avortement! » avec un injonctif point d'exclamation. Je m'arrête un instant, blessée par cette terrible contradiction: la liberté d'expression sans le libre choix.

*

Mon père a toujours été un bon père, c'est à cela que je pense en longeant les bungalows de mon quartier d'enfance. Mais il avait son petit caractère. Il s'est souvent brouillé, pour des peccadilles, avec les voisins et les marchands du coin. Nous devions alors changer d'épicerie, de banque, modifier nos trajets, nos horaires. Nous lui en voulions tout en admirant son intégrité. Aujourd'hui, le fils de son plus grand ennemi sort ses ordures, déneige son entrée et fait de menues réparations à sa maison, par pure bienveillance, tandis que les deux vieux s'ignorent encore comme des gamins.

*

Pendant que j'attends au feu rouge, une femme d'âge mûr, de l'autre côté de la rue, s'installe entre deux voitures stationnées, baisse son pantalon, sa culotte, avec des gestes vifs, précis, mais sans nervosité, efficacement, sans même

prendre le temps de regarder autour d'elle, de vérifier si quelqu'un peut la voir. Elle s'accroupit ensuite entre les voitures, culotte et pantalon sur ses mollets, et elle chie là, au bord du trottoir. Je souhaite être ailleurs, ne l'avoir jamais vue.

*

La maison où j'ai grandi est petite et chaleureuse. L'extérieur n'a pas changé d'un iota depuis les années soixante. Le quartier, en revanche, s'est métamorphosé à ce point que j'ai l'impression d'entrer dans un souvenir quand je vois apparaître la façade de briques rouges au détour d'un immeuble neuf.

Au coin de la rue, il y a toujours eu une pharmacie. Mais ce n'est plus la même, l'ancienne a été remplacée par une chaîne, et malgré l'énorme enseigne commerciale annonçant Familiprix, mon père s'entête à dire «chez Beaudoin».

*

Comme toujours dans cette rue, je me prends à m'inquiéter de tout : la santé de mon père, sa solitude, ma capacité à être une bonne fille. Je pense avec honte au jour où le fils du voisin m'a appelée pour me dire que mon père n'avait plus de vêtements propres. Je prends des résolutions, me fais des promesses pour calmer mon éternel sentiment de culpabilité.

Le fils du voisin, justement dans la cour de son père à faire ce qui doit être fait – nettoyer les vitres, les gouttières, enlever les toiles de jute autour des arbustes –, me salue joyeusement quand je passe devant lui. Je lui réponds modérément, comme à quelqu'un à qui l'on doit beaucoup trop pour pouvoir un jour tout remettre.

*

Une voiture passe, vitres baissées, la musique à fond dans un bang bang de fin du monde. Je n'ai jamais compris ce genre de démonstration invasive. Ce rythme qui désordonne les battements de cœur sans même provoquer d'émois.

Je n'aime pas écouter de la musique en marchant. Elle a ce pouvoir instantané de changer les ambiances, de détraquer le temps. Elle s'empare de vous et ravive ardeur, ou nostalgie. Je préfère de loin m'appartenir.

*

Mon père est dehors sur sa petite terrasse, dans un îlot de soleil. On dirait un ange dans ce rayon oblique. Il feuillette son journal, le quotidien populaire qu'il a lu pratiquement tous les jours de sa vie. Il est si menu, si fragile. Sa petite radio laisse entendre un vieil air italien. Mon père bat la mesure avec sa main sur sa cuisse. Il a toujours fait ça. L'impression de pénétrer dans un souvenir persiste, sans que je sache si ça me plaît.

Quand mon père sent ma présence, il lève la tête vers moi. La bulle de temps éclate et je reviens à l'instant présent. Je lui envoie la main, émue par son sourire généreux. Où étais-je tout ce temps? Mais il ne dit rien, c'est moi qui demande.